



Prishtina

histoire d'identité

pranvera chappaz

Ces traditions porteuses de sens qui oscillent entre passé et futur.

Enoncé théorique

Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne
Faculté d'architecture, janvier 2015

Pranvera Chappaz

Professeur de suivi:
Yves Pedrazzini

preamble

Le sujet de cet énoncé ne traite pas des guerres ethniques, mais bien de l'influence des diverses dominations sur l'architecture de Prishtina et ce qui en fait son identité. Toutefois, l'un ne peut se comprendre sans l'autre et au vu de la sensibilité toujours actuelle de ce sujet, ma position se veut neutre et soulève uniquement des faits à l'appui de ma thèse. J'espère accueillir votre bienveillance quant à ces récits qui ne sont ni historiques, ni politiques et qui pourraient sembler simplifiés aux yeux de spécialistes.

Il est nécessaire de préciser mon intérêt pour cette région particulière. Mon coeur m'y pousse, ainsi que mon fort attachement pour mon grand-père. Le lieu même de mes origines se trouve à l'intérieur des frontières actuelles de la Serbie, à Medvegja, une province albanaise. Mon père, ainsi que ses frères et soeurs, y ont grandi dans une maison sur les collines. La vie était dure, mais emplie de sincérité et de chaleur. Aujourd'hui, au village, il n'y a presque plus d'Albanais.

Les premiers à partir l'ont fait dans les années quatre vingt, pour la Suisse, à la recherche de meilleures conditions. Puis, les derniers ont migré pour Prishtina après la guerre de 1999. Mon grand-père y vit à présent avec ma tante dans l'appartement d'un grand immeuble construit illégalement sur une colline artificielle. La ville est bruyante, polluée, surpeuplée. Étouffés, les fleurs et les abeilles leur manquent. Ma famille n'est pas un cas unique. Un grand nombre des habitants de Prishtina viennent de zones rurales. Chacun y a amené un peu de sa campagne en laissant malgré tout derrière lui un riche savoir-faire.

S'il est difficile d'envisager un retour possible à la vie champêtre que menait l'enfant qu'était mon père, j'ai pour souhait, et l'espoir profond, qu'il existe un mode d'habiter la ville en correspondance avec la voix profonde de la nature. Un mode de vie qui réconcilie le moderne et le traditionnel au coeur de l'urbain qui, au Kosovo, reste toujours intimement lié au rural.



Introduction

Prishtina, capitale de l'un des plus jeunes Etats au monde, le Kosovo, a une longue histoire derrière elle. Histoire qui n'est pas sans conséquence sur son identité actuelle. Sous l'influence de nombreux pouvoirs, elle a été opprimée, détruite, puis construite, avec un idéal de progrès sous-jacent. Nous parlons de destructions architecturales mais aussi, et surtout identitaires. Si aujourd'hui Prishtina semble être une ville sans passé dans son environnement bâti, ses modes de vie paraissent parfois sortir d'un autre temps. Et c'est là tout le paradoxe de cette ville aux mille visages qui, malgré une course effrénée au développement, permet la cohabitation de différentes époques. Car son identité ne se rattache pas uniquement à son patrimoine bâti, mais plus fondamentalement aux modes de vie qui fondent et rassemblent sa communauté. Les traditions tendent toutefois à disparaître au nom de la modernité, et se calquent sur le modèle occidental où l'argent et les biens matériels prévalent. La société vernaculaire qui survivait jusqu'alors n'est à priori pas rentable, et se voit donc évincée des préoccupations de planification urbaine. Et pourtant, c'est peut-être là, dans le mode d'habiter que le patrimoine d'une identité peut être préservé. N'est-ce pas lui qui nous offre les richesses de cette ville ? Il serait judicieux de tirer des leçons du siècle dernier en favorisant le développement de Prishtina par ses habitants. Actuellement, la négligence des modes de vie au profit d'une croissance sans fin irréaliste inspirée des pays occidentaux ne propose pas un meilleur avenir puisque ce sont les classes sociales défavorisées qui font les frais de ce développement accéléré. Ville chaotique mais magique, Prishtina mérite qu'on s'y attarde.

1 Kosovo
une province convoitée
12-13

2 Prishtina
naissance d’une capitale
14-17

3 Histoire d’un patrimoine bâti
les apports de l’Empire ottoman 20-23
de la Première Guerre balkanique à la Deuxième Guerre mondiale 24-25
les destructions au nom de la modernité, période communiste 26-33
les dégâts des guerres ethniques du XXe siècle 34-39
l’aide internationale et la reconstruction 40-45
Prishtina et l’occidentalisation 46-49

4 Histoire d’un patrimoine identitaire
les traditions et le folklore dans les Balkans 50-57
caractéristiques de la maison vernaculaire: murets et cour 58-67
jardins et fleurs 68-75
porche 76-77
hospitalité, oda 78-83
matériaux et qualité 84-89
le rural au coeur de l’urbain 90-93

5 Dépendance et aliénation
le nouveau modèle de société 96-97
une esthétique étrangère 98-101
le revers de l’aide humanitaire 102-103
le scandale de la pauvreté 104-107

6 Perspectives
un projet à mettre en place 108-113
site d’intervention: ligne de chemin de fer abandonnée 114-115
ouverture sur le projet de master, l’essentiel en bref 116-117

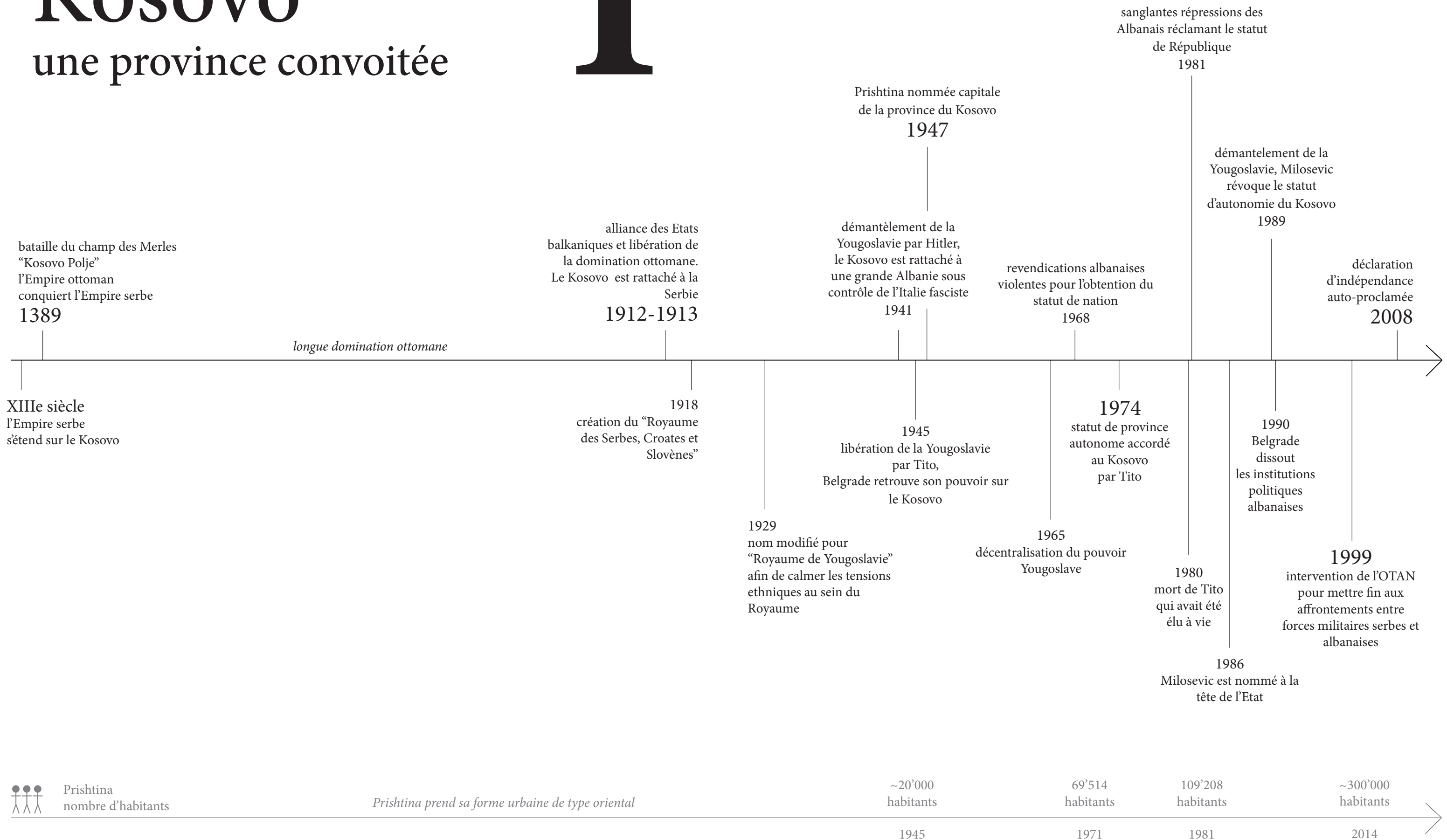


Prishtina, photo aérienne

Kosovo

une province convoitée

1



Prishtina

naissance d'une capitale

2

Aux alentours du XIIe siècle, Prishtina commence à être mentionnée dans de nombreux récits. On dit même qu'elle est la plus grande ville entre Thessalonique et Sarajevo (Gashi, 2013).

Prishtina se trouve au centre des grands axes commerciaux des Balkans. Son statut de capitale lui est attribué par le roi de Serbie, Milutin, au tournant du XVIIIe siècle. Mais sa taille et son importance ne sont pas comparables à une ville d'aujourd'hui. L'Empereur byzantin, John VI Kantakouzenos y fait d'ailleurs référence en 1342 comme d'un village existant sur une carte. Il faut attendre l'Ère ottomane pour que Prishtina connaisse réellement une forme urbaine (Mydyti, 2013). Celle-ci se développe autour d'une architecture au caractère musulman; autant pour les bâtiments publics, telles que les nombreuses mosquées construites à cette époque, que pour les bâtiments domestiques, où les modes de vie se sont imprégnés de cette conquête religieuse. Au XVe siècle, Prishtina est déjà considérée comme le centre administratif du Kosovo. Si la ville à cette époque ne compte que 3000 maisons, elle en compte tout juste 4000 au début du XXe siècle (<http://www.prishtina.co/historia-e-prishtines/>). La croissance reste insignifiante.



carte du Kosovo avec ses villes et routes principales

A la suite de la Deuxième Guerre mondiale, la Yougoslavie fait de Prizren la capitale du Kosovo. Elle modifie son choix deux ans plus tard car la proximité de Prishtina avec la Serbie lui semble être une stratégie plus sûre quant à l'avenir du royaume. Prizren demeure tout de même la capitale culturelle du Kosovo, son patrimoine architectural, ainsi que les traditions et l'artisanat local ayant été mieux préservés (<http://www.kosovoarchitecture.org>). Si en 1950 la croissance de la capitale de la province du Kosovo ne s'est pas encore fait sentir, elle ne se fera pas attendre. Le nombre d'habitants, aux alentours de 20'000 à ce moment là, ne cessera de croître, et cela, malgré les nombreux déplacements forcés de population qui suivront (Gashi, 2013). En moins de soixante ans la population est multipliée par dix. A ce jour, il y a entre 200'000 et 500'000 habitants. Les statistiques sont sujettes à polémique et ne font pas l'unanimité. La marge d'erreur n'étant pas des moindres lorsqu'il est question de développement urbain. Cette croissance démographique incroyable

s'explique par deux grandes vagues d'immigrations. La première suit la deuxième guerre mondiale. Bien que le Kosovo reste la province de Yougoslavie où le développement est le plus faible, tous les efforts de modernisation se concentrent à Prishtina. Les habitants des autres petites villes du Kosovo y migrent car les possibilités d'un meilleur avenir sont plus nombreuses (Pula, 2013). La deuxième grande vague a lieu après l'intervention de l'ONU en 1999, lorsque les hostilités entre armées serbes et albanaises commencent bien plus tôt sont interrompues. Un grand nombre d'exilés albanais reviennent et s'installent à Prishtina où la situation semble désormais plus calme que dans les campagnes. L'aide internationale qui suit offre à la capitale des possibilités qu'il n'y a nulle part ailleurs. Cette fois, c'est majoritairement les habitants des villages qui viennent s'installer dans la capitale. Ils abandonnent leurs terres, vaches et maisons, en imaginant que la vie y sera meilleure (Archis Interventions, 2007).



Histoire

3

d'un patrimoine bâti

1937



1953



1964



1999



Prishtina
plans urbanistiques

Le passage de Prishtina de village à ville a lieu lorsque l'Empire ottoman décide de faire de ce point pivot un centre urbain. Le fondement de Prishtina en tant que nouveau pôle important se base sur un modèle typiquement ottoman.

D'après l'historien Pierre Pinon, il n'existait pas avant la conquête de l'Empire ottoman de très grandes villes dans la région, et celui-ci n'en a pas, dans la plupart des cas, fondé de nouvelles. L'empire héritait donc des formes urbaines existantes, qu'il étendait ou transformait selon la taille de la ville conquise. Les plans urbanistiques précédant les transformations du XXe siècle sont aujourd'hui difficiles à trouver, soit inexistants, soit détruits. Cette destruction représente très certainement une histoire qui veut être oubliée. Nous pouvons toutefois définir les caractéristiques de la ville ottomane type dans les Balkans. Le tissu urbain se divise généralement en deux couches. La première comprend l'organisation des quartiers ainsi que les infrastructures (hammam, mosquée, bazar) alors que la seconde comporte le tissu résidentiel et la division parcellaire (Pinon, 2008).

En apparence, la ville est totalement chaotique, avec un réseau de rues à la logique incompréhensible. Pourtant si les routes ne sont pas régulières, le parcellaire l'est. Les routes sont organisées sur un axe, voir plusieurs selon la taille de la ville, sur lequel se rattache d'autres rues dont beaucoup d'impasses, communes à tout l'Empire ottoman.



Prishtina et son caractère oriental



*tissu traditionnel,
façade secondaire sur rue et
jardins devinés
derrière les murets*

Les impasses ne sont pas un problème, car tout est centralisé, il est d'ailleurs rare qu'un quartier ait son autonomie (Pinon, 2008). La ville s'organise principalement autour d'une grande mosquée, qui est elle-même à proximité du bazar (marché public oriental). Il constitue le fondement même de la ville ottomane typique, où se concentre toute l'activité économique de la ville. Le quartier des affaires, comme nous dirions aujourd'hui, est constitué d'un réseau dense et régulier d'allées auxquelles se rattachent de petits magasins en bois. Autour, un quartier résidentiel se disperse. Le terme turc mahall, désignant un quartier, a persisté jusqu'à aujourd'hui dans le langage albanais. Si le tissu urbain de Prishtina de cette époque n'est que peu documenté, la maison urbaine et les éléments typiques la constituant nous permettent un approfondissement de la compréhension de la ville (Pinon 2008). En effet, les maisons, prenant place le long de rues étroites, créent une figure urbaine. Ces maisons sont majoritairement à un étage. L'alignement sur rue ne se fait en général pas avec la façade principale, qui elle donne sur la cour ou sur le jardin (Putnik, 2013).

L'entrée principale, de même, ne se trouve jamais sur la rue principale. Ce type de relation à la rue n'apparaîtra qu'à la fin du XIXe siècle, lorsque le modèle occidental se répandra (Pinon, 2008). La présence d'un jardin est essentielle, chaque maison en possède un. Il se trouve soit sur le côté, soit à l'arrière de la maison. Et si chaque maison possède son jardin, chaque jardin possède ses arbres fruitiers. Ce lien avec la nature est très intéressant dans les villes ottomanes et perdure encore aujourd'hui dans les traditions albanaises. La relation de la maison à la rue et à la parcelle nous renvoie aux notions de privé et de public au sein de la communauté.

Ces points fondamentaux seront repris plus loin dans l'analyse, car l'influence turque n'a pas seulement modifié la ville, mais également ses habitants et traditions (Roux, 2002). Cette maison familiale entourée d'un jardin a réuni autour du même mode de vie toutes les communautés ethniques et religieuses des balkans durant l'ère ottomane. Si les différences et différents entre les ethnies du Kosovo sont souvent mis en avant, le mode d'habiter est ce qui les réunit (Putnik, 2013)

Après cinq siècles de domination sur la région, l'Empire Ottoman a laissé à Prishtina un beau patrimoine bâti. Il n'a rien de monumental comme on peut le trouver dans d'autres régions, mais il démontre, par sa modestie, sa cohabitation avec les traditions et savoir-faire locaux (Mydyti, 2013). Toutefois, ce patrimoine durera moins de temps qu'il n'en a fallu pour le bâtir. Lorsque les États balkaniques s'allient et se libèrent de l'Empire Ottoman en 1912, le Kosovo est à nouveau sous l'emprise de la Serbie. Les informations concernant cette époque restent discrètes. Il semblerait pourtant que de nombreuses répressions ont eu lieu contre les Albanais, dont un certain nombre s'est vu contraint de fuir pour la Turquie en laissant derrière eux leur maison (Gashi, 2013). Mais dans l'entre deux guerres, lorsque le Royaume de Yougoslavie se proclame Etat socialiste, l'architecture vernaculaire qui regroupait les peuples n'a plus sa place. Un nouveau modèle nationaliste se met en place et s'exprime par la promotion d'un style classique monumental alors que le reste du monde est déjà passé au modernisme (Mydyti, 2013). L'architecture devient l'outil idéologique de la nation. C'est durant cette période que la Yougoslavie souhaite, en donnant de l'importance à ses villes, intégrer l'Europe. Mais une trêve dans ce développement s'annonce lorsque l'Allemagne nazie envahit le Royaume de Yougoslavie. Une partie du Kosovo actuel revient à l'Albanie sous le contrôle de l'Italie fasciste, réalisant le rêve de beaucoup d'Albanais, la création d'une "Grande Albanie". Cette époque représente pour Prishtina l'une des plus belles du dernier siècle. Les témoignages offerts par les plus anciens habitants de Prishtina pour le livre *Prishtina e fëmijërisë sime* (Prishtina de notre enfance), montrent que la vie semblait normale à cette période (Gashi, 2013).



vue sur Prishtina
et ses maisons basses



vue sur le bazar datant du XV^e siècle

A la fin de la Deuxième Guerre mondiale, lorsque la Yougoslavie récupère ses terres, le lancement de grands projets de modernisation peut enfin avoir lieu. Le nouvel État socialiste, sous la gouvernance de Tito, entend bien développer ses régions au plus vite. Bien que le Kosovo soit en général laissé pour compte dans ses actions, Prishtina, nommée capitale, est la ville où tous les efforts se concentrent (Herscher, 2006). Le caractère oriental qu'elle avait conservé jusqu'alors ne survivra pas. Le professeur Andrew Herscher s'est grandement intéressé aux questions de patrimoine dans les balkans et révèle de nombreux faits historiques. L'un de ses ouvrages cite l'éditeur de "Prishtina", livre publié en 1965: *"Jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, Prishtina était une ville typiquement orientale, avec des petites maisons à un étage et des rues étroites. C'est seulement après la Libération qu'elle a passé à un développement économique, culturel et social- et s'est transformée en une nouvelle ville moderne"* [ma traduction] (Herscher, 2006, p. 28).

La modernisation devient l'obsession d'une nation socialiste qui souhaite mettre un terme aux inégalités dont la source se trouve, selon elle, dans la prémodernité. La modernisation de la Yougoslavie a donc pour objectif l'évincement de la prémodernité, associée au patrimoine ottoman. Et celui-ci se retrouve principalement au Kosovo, en Macédoine, en Bosnie et dans une partie de la Serbie, territoires sous ancienne domination turque.

Au Kosovo, cette révolution est initiée par la destruction du bazar ottoman de Prishtina en 1947. Datant du XV^e siècle, tous les bâtiments du complexe comprenant en plus des 200 petits magasins, des bâtiments religieux, ainsi que des quartiers résidentiels sont expropriés par le gouvernement au nom d'un renouveau urbain (Herscher, 2010).



1947,
cœur de la ville,
destruction du bazar ottoman



site laissé vide par la destruction du bazar en prévision d'un nouveau centre urbain

“Tout ce qui est du règne ottoman doit être détruit!”

(Gashi, 2013, p.53)

L'architecture typiquement orientale de ce complexe est l'expression même de ce que le communisme a nommé prémodernité. Le travail de démolition est organisé par un “front populaire” constitué des habitants du quartier, interpellés pour y travailler le dimanche en dehors des heures de leur travail officiel (Gashi, 2013). Bien que le programme prévu ne soit pas communiqué à la population, le travail collectif qu'il engendre représente les idéaux de ce nouvel État socialiste. Si le slogan serbe “rushimo staro, da bismo gradili novo” (détruire l'ancien, construire le nouveau) revendique dans un deuxième temps un effort de modernisation, il exige avant tout une destruction soit disant nécessaire (Gashi, 2013, p.61). Ceci devient d'autant plus évident lorsqu'après quelques décennies, l'espace laissé vide par la destruction du bazar demeure intact. Rien n'a été construit. L'intention cachée derrière le projet de modernisation se révèle en 1948 à travers un autre slogan “krejt çka është rrenjë turke, duhet rrenuar” (tout ce qui est du règne ottoman doit être détruit). L'un des anciens membres du front populaire ajoute même pour le livre *Prishtina e fëmijërisë sime* que le but était de détruire tout ce qui avait une valeur symbolique orientale, c'est à dire ce qui était albanais, et non pas de construire quelque chose de nouveau” (Gashi, 2013).

La destruction architecturale, n'est donc pas seulement le symbole de la modernité, mais

surtout celle de la destruction d'une histoire, d'une communauté. Cette destruction du cœur de la ville a mené à la perte des traces de Prishtina.

Les monuments culturo-historiques qui illustraient le riche passé de la ville ont disparu.

En effet, quelques années plus tard, la synagogue, représentante du peuple juif, ainsi que le hammam datant du XVe siècle ont été détruits pour les mêmes raisons. La destruction de tous les bâtiments qui renvoyaient à une histoire et une époque spécifique, ont fait perdre à la ville sa physionomie (Gashi, 2013).

Quelques années plus tard, la reconstruction de la ville commence lorsque l'on confie à Nikola Dobrovic, un architecte serbe, l'analyse ainsi que le plan de développement de Prishtina. Celui-ci, par une photo aérienne, constate la forme amorphe de la ville ottomane et considère que cette ville a besoin d'un nouveau centre urbain (Herscher, 2010). L'ancien site du bazar, que le projet de modernisation n'a pas réaménagé, reste donc le site stratégique pour le plan de Dobrovic qui est approuvé autour de 1953. Ces plans urbanistiques prévoient l'accueil de 50'000 habitants sur une surface de 505 hectares (Gashi, 2013, p.55).



ancien centre historique de Prishtina, dont la mosquée n'existe plus aujourd'hui, actuel boulevard “Mère Teresa”



boulevard "Mère Teresa" sur le site de l'ancien bazar

Par la suite, dans les années soixante, le processus se poursuit par le lancement d'un programme intense de modernisation. Il ne s'agit plus d'une idéologie de la modernité mais d'une réelle application. On investit de façon importante dans la construction d'institutions publiques (Herscher, 2010). C'est à ce moment qu'est fondée par exemple l'université de Prishtina ainsi que sont construits de nombreux logements collectifs dans le quartier de Dardani, au sud du noyau historique détruit. Le modèle est totalement différent. La ville aux rues pavées bordées par des maisons à un étage n'existe plus. La reconstruction est purement fonctionnelle et les projets non contextuels se retrouvent désormais à travers toute la Yougoslavie. Prishtina, après toutes ces transformations a perdu tout trait caractéristique, le changement complet de la structure de la ville lui a fait perdre tout caractère propre (Herscher, 2010). Ville de jardins et d'artisans, elle est devenue ville administrative. Dans les années septante, Tito attribue au Kosovo le statut de province autonome. De nombreux bâtiments seront construits afin de renforcer l'image de la capitale, des bâtiments aujourd'hui très connus dans le paysage urbain tel que la bibliothèque nationale, le centre de la jeunesse et des sports ou encore le bureau de poste. La plupart des aménagements que connaît aujourd'hui Prishtina résulte de cette époque (Mydyti, 2013).



carte postale représentant la nouvelle Prishtina par ses bâtiments "modernes"



*logements sociaux construits
dans les années soixante
quartier "Ulpiana"*

1999, le Kosovo commence à exister aux yeux du monde. L'intervention d'agents extérieurs dans la région met en lumière, à travers les médias, les conflits ethniques qui ravagent la région depuis des décennies.

Cette guerre commence en fait bien plus tôt. Dès 1968, les étudiants de Prishtina réclament à travers des manifestations leur université propre, et expriment par là même leur volonté d'une république indépendante pour le Kosovo (Pula, 2013). Etre considérés comme une minorité dans la Yougoslavie n'est plus tolérable pour les Albanais. A la suite de ces manifestations, les problèmes ethniques, niés par l'Etat socialiste dans sa promotion d'un pays uni, surgissent en masse. Ceux-ci se manifestent dans tout le Kosovo, à travers l'architecture principalement (Herscher, 2006). L'Eglise orthodoxe est la cible des actes criminels menés par les Albanais. En effet, les églises, monastères et tombes sont les représentants symboliques de l'identité serbe. Mais à l'inverse également, les Serbes affirment leur mécontentement par la dégradation des mosquées.

*église orthodoxe
dont la construction s'est arrêtée en 1999.
en arrière plan la bibliothèque nationale
et la cathédrale Mère Teresa*

Et si comme nous l'avons vu, les modes de vie sont similaires dans la contrée, les principales différences entre les communautés sont religieuses, et ce sont donc les éléments qui les représentent qui sont la cible des destructions. Le nationalisme grimpant de la région forcera l'Etat à reconnaître l'état d'urgence en 1981 et la mobilisation de l'armée yougoslave. Durant cette décennie, les changements de pouvoir et l'instabilité politique lèvera un voile obscur sur les constructions. L'église orthodoxe construite à côté de la bibliothèque nationale à cette époque reste un mystère pour la ville.

Si Tito, dans son idéal d'un état socialiste uni a passé sous silence les tensions ethniques, Milosevic, dès sa prise de pouvoir en 1986, le met en exergue en passant à une politique nationaliste. L'architecture devient l'expression directe de l'identité des uns ou des autres. Elle devient un outil politique fort, le moyen de détruire l'autre, sa présence, son existence (Herscher, 2006). En 1989, la répression des Albanais se fait violente. De nombreuses maisons sont pillées et brûlées, mais Prishtina, contrairement à d'autres villes plus petites, est moins touchée (<http://www.kosovoarchitecture.org/prishtina.html>). L'épuration ethnique que mène Belgrade au Kosovo pousse les albanais à la fondation d'un premier mouvement pacifiste pour la libération du Kosovo. Comme il ne parvient pas à convaincre la population entière, un mouvement parallèle se met en place quelques années plus tard: l'armée de libération du Kosovo, UÇK. Dès lors, les affrontements entre les armées albanaises et serbes deviennent de plus en plus violents, s'attaquant principalement au bâti (Herscher, 2006). En 1998, Milosevic lance une campagne contre-insurrectionnelle. Les actes de vandalisme contre l'architecture symbolique de la religion musulmane, qui représente symboliquement, la communauté albanaise, prennent une tournure légale. La dernière décennie du XXe siècle est à l'image des destructions architecturales qui ravagent la région depuis le début du siècle.





©Abbas – Magnum Photos – Kosovo

*“Prishtina. Un jeune kosovar fume
devant les ruines causées par les
bombardements de l’OTAN (US),
1999”*

La situation, qui devient dramatique, est exposée aux yeux du monde à travers des photographies qui inciteront l’opinion publique à prendre parti. L’échec des négociations entre la Yougoslavie et l’OTAN poussera cette organisation, sans l’accord du conseil de sécurité de l’ONU, à bombarder les bâtiments abritant les fonctions militaires de Belgrade afin de contraindre les forces serbes à se retirer du Kosovo (<http://www.monde-diplomatique.fr/cahier/kosovo/repression>). C’est une guerre précise qui a marqué les esprits car c’est le début d’une nouvelle façon de faire la guerre. Les rapports ne parlent que très peu des êtres humains touchés par les bombardements, alors que les informations sur le niveau de destruction des cibles est extrêmement précis et détaillé. La guerre devient alors un acte détaché (Herscher, 2010). Et si cette nouvelle dimension ne concerne pas directement cet énoncé, elle permet d’expliquer en partie l’histoire du dernier siècle dans les Balkans. L’architecture est la représentante de l’identité, et lors de ces guerres ethniques, elle reste donc la cible même de la guerre. Ces 78 jours de bombardements ne font que très peu de dégâts sur Prishtina, seuls quelques bâtiments militaires sont touchés ne modifiant en rien la structure et l’apparence de la ville.



©Abbas – Magnum Photos – Kosovo

*“Pristina. Membres avoués de l’UçK,
dîner au Kebab récemment ouvert,
devant les ruines du bureau de poste bombardé par la
NATO au cours de sa campagne.
Juillet 1999.”*

Le Kosovo est le territoire de tous les tourments. Il révèle en effet une histoire sombre, parsemée de nombreuses guerres. Pourtant, les dégâts produits sur cette province, et principalement sur Prishtina sont moindres. L'OTAN, après le retrait des forces militaires serbes du Kosovo le 9 juin 1999, reste sur place, ce qui ne mène toutefois pas encore à la paix (Herscher, 2010).

Les bourreaux et les victimes se sont inversés. Au retour des réfugiés albanais, les serbes deviennent à leur tour des réfugiés. Les maisons serbes sont à leur tour vandalisées, brûlées, détruites. Dans l'imaginaire collectif, il s'agit d'un juste retour des choses et que c'est de cette manière que la guerre pourra se terminer et que chacun se sentira quitte. Les destructions des monastères et des églises orthodoxes qui suivent deviennent des actes considérés comme légitimes (Herscher, 2010). A Prishtina, la cathédrale du centre ville est attaquée. La religion, à travers l'architecture, reste l'outil même du nationalisme dans les Balkans. La même histoire se répète, détruire l'architecture, le paradigme de la culture de l'autre. Le Kosovo doit être un! Pourtant, ce problème interne est inversé par l'intervention des pays de l'Ouest dans le rôle de garants de la paix.

“Reconstruction” voici le mot d'ordre d'après-guerre que lance la MINUK (mission d'administration intérimaire des Nations-Unies au Kosovo). Il s'agit de la mission la plus vaste de tous les temps lancée par l'ONU. Son chef, Bernard Kouchner l'explique en automne 1999 dans les termes suivants:

« Il ne s'agit pas uniquement de rétablir la paix et d'assurer le retour de populations chassées par la guerre, mais de reconstruire une société complètement disloquée, de créer un environnement démocratique, de remettre sur pied une économie ruinée et d'assurer la renaissance d'une culture dont le droit à l'existence a trop longtemps été nié» (Kouchner, 1999).

La KFOR, force armée multinationale mise en place pour le maintien de la paix, devient la protectrice, sous les ordres de l'OTAN, des sites orthodoxes dont elle a aussi la tâche d'en juger la valeur, selon l'utilisation et la date de construction des monuments. Malgré cette protection, les actes de vandalisme perdurent. Comme les églises et les monastères construits à la suite de la campagne d'épuration de Milosevic sont les représentants d'une action de fortification du pouvoir en place, ils ne représentent pas pour la MINUK un patrimoine à sauvegarder et les actes criminels sont donc minimisés (Herscher, 2010).

Au delà des dégâts causés à l'architecture religieuse d'après-guerre par les communautés autochtones, l'aide internationale a également amené son lot de dégâts collatéraux. La situation politique est très instable, aucun gouvernement n'est en place, le statut du Kosovo reste inconnu et aucune décision n'est prise. Le retour des réfugiés fait de plus exploser Prishtina (Pula, 2013). On construit. Il faut construire. L'aide internationale, comptant dans ses rangs la commission européenne, apporte à la fin de la guerre un budget important d'environ 150 millions de dollars pour l'aide à la reconstruction (Kouchner, 1999).

Chaque parcelle devient alors sujette à spéculation. Prishtina, malgré les importantes transformations faites au nom de la modernisation, avait jusqu'alors su conserver une bonne partie de son tissu ottoman. La nouvelle forme urbaine née de cette libre construction n'en est pas si éloignée de par sa forme organique. Toutefois, la structure urbaine de base est estimée avoir été déformée à 75% (Archis Interventions, 2007).





Si un grand nombre de maisons a survécu au communisme et à la guerre, elles ne résisteront pas au boom économique qui les suit (Archis Interventions, 2007). Chaque espace libre a été utilisé pour “reconstruire”, la ville d’aujourd’hui l’illustre de façon éloquente. Étouffante, il n’y reste plus un espace vert. Ce qui avait survécu jusqu’alors a complètement disparu. Là où il y avait un jardin où des légumes étaient cultivés, des maisons ont été construites. Cette fois ce ne sont pas des monuments symboliques qui disparaissent comme nous l’avons vu précédemment, mais la forme même de la ville, sa vivacité et ses caractéristiques.



L’un des exemples explicites est l’ancienne maison des officiers. Auparavant, elle comprenait un grand jardin qui servait de lieu pour les cérémonies, les cinémas en plein air, le sport. Mais cet espace qui offrait à la ville un lieu pour la communauté n’existe plus. Le jardin a laissé place à 50 bureaux (Gashi, 2013). Un nombre important de maisons ont été détruites durant cette période. En effet, les parcelles de maisons avec jardins sont vendues à de grands investisseurs privés qui y construisent des immeubles locatifs ne respectant pas même les limites de terrains. Le secteur de la construction a

su profité de l’impossibilité d’obtenir un permis de construire du à l’absence de gouvernement (Archis Interventions, 2007). Les bâtiments sont accolés les uns aux autres et offrent la strangulation que connaît aujourd’hui Prishtina. Lors de situations de crise, il est compréhensible que l’intérêt individuel des familles ait prévalu sur celui d’une forme urbaine collective ainsi que sur des modes de vies qui n’avoquent pas la modernité. Toutefois, dans “un effort manqué d’occidentalisation, Prishtina se retrouve entre un passé négligé omniprésent et un futur chaotique émergent” [ma traduction] (Mydyti, 2013, p.30).



*vue sur Prishtina,
au centre le jardin de la
maison des officiers où
aujourd'hui des bureaux
ont été construits*

L'urbanisme et l'architecture de Prishtina ont principalement été marqués durant le dernier siècle, par les tournants historiques dus à des décisions politiques plutôt que par les dégâts directs de la guerre. En un siècle, Prishtina a connu toutes les révolutions sociales. Il en a émergé une société fracturée dont la ville représente l'image. Son apparence actuelle est marquée par l'orgueil de planificateurs et d'architectes. Le budget important attribué à la reconstruction de la ville l'a fait grandir plus vite qu'elle ne le pouvait, sans considération pour son identité qui semble terriblement lui manquer. Prishtina ressemble à une ville entièrement contemporaine, une ville sans passé. Ce qui devient très éloquent lorsque l'on énumère le nom des rues principales. Ils contiennent les noms des héros de la dernière guerre, comme si la ville n'existait que depuis 1998-1999 (Robelli, 2013). L'identité peut se comprendre de plusieurs manières et l'une d'elle a été mise en avant dans le programme de reconstruction. En effet, en 2004, le consommateur prend une place centrale dans l'histoire du patrimoine du Kosovo. A Prishtina, les panneaux publicitaires affichent le slogan suivant dans les deux langues nationales, l'albanais et le serbe, ainsi qu'en anglais, la langue de la "modernité":

*"préserve-le, il est à toi!" **

Le support du panneau publicitaire peut paraître anecdotique, mais il représente la politique néolibéraliste qui se veut la base de la reconstruction d'après-guerre. Il s'agit en effet de mimiquer l'Occident au niveau d'idées politiques, économiques et architecturales, de se baser sur le modèle de l'ouest afin de construire un pays multi-ethnique (Herscher, 2010). Mais est-ce possible pour un pays dont les ethnies n'ont pas encore étanché leur soif de vengeance. Quatre ans plus tard, le bilan de cette campagne sur le patrimoine est plutôt mauvais. Sur les 102 bâtiments identifiés, près de la moitié n'a pas survécu. Si les efforts de conservation du patrimoine sont déjà faibles à Prishtina, ceux concernant l'architecture domestique sont inexistantes. Quatre maisons familiales classées ont été démolies pour la reconstruction. Le manque de protection est justifié par un budget trop limité et qui par conséquent oblige à se concentrer sur les bâtiments religieux (www.balkaninsight.com).

En 2008, le Kosovo proclame son indépendance. La sculpture "New Born" dévoilée devant l'ancien centre sportif communiste est le représentant du nouvel Etat, le "nouveau né". Il exprime la philosophie de la région. Il semble en effet que Prishtina, pour la troisième fois, efface les traces de son passé pour repartir de zéro, stratégie récurrente dans l'histoire de cette région. La reconstruction de Prishtina a pourtant laissé derrière elle un paysage très hétéroclite, un mélange de cultures, de vieux et de neuf, de traditionnel et de moderne. Si l'architecture domestique ottomane, qui donnait à la ville sa forme, a été perdue, les traditions et les modes de vie quant à eux ont été conservés. Ces derniers, typiques des Balkans, réunissent les peuples autour d'un même mode d'habiter et participe au patrimoine du pays (Putnik, 2013).

Ruaje, është e jotja!
Čuvajte, vaše je!
*Preserve it: it's yours! **



©Ivan Aleksic

*sculpture New Born placée
 le 17 février 2008,
 jour de l'indépendance,
 comme symbole du nouvel Etat*



Histoire

d'un patrimoine identitaire

4

Si Prishtina a perdu au fil du XXe siècle toute trace bâtie de son histoire ottomane, elle en a gardé les traditions et un certain mode de vie.

La maison de la famille Emin Gjiku, devenue le musée ethnologique de Prishtina, est l'une des dernières maisons de l'époque ottomane conservée. Si ce modèle de maison urbaine de famille aisée a complètement disparu des rues de Prishtina, mon intérêt se porte sur des maisons appelées vernaculaires, disposant des mêmes caractéristiques autant sur les pièces contenues que sur la forme urbaine qu'elles génèrent. L'architecture vernaculaire est un type d'architecture propre à une région et ses habitants. Je me réfère à ces maisons car elles composent encore une partie de la zone historique ottomane, nommée populairement "quartier musulman" en raison des nombreuses mosquées encore présentes.

Cette architecture vernaculaire que l'on trouve de manière éparse en se promenant dans les rues de Prishtina révèle un mode de vie et des traditions qui, à travers l'histoire, se maintiennent afin de conserver une identité bien trop souvent opprimée et mise en péril. Pourtant, la globalisation et l'uniformisation culturelle risque bien d'y mettre un terme pour de bon (Icomos, 1999).

La forme des maisons vernaculaires que l'on trouve à Prishtina, et au Kosovo en général, se comprend en grande partie par le mode de vie de leurs habitants. Ses caractéristiques sont intimement liées à la structure familiale. La culture albanaise ne peut se comprendre qu'en prenant connaissance de la loi ancestrale du Kanun (Sadiku, 2014).

Très significative pour comprendre cette culture, elle est expliquée à la page suivante. Porteuse de valeurs morales, celles-ci s'expriment à travers le comportement sociétal de la population mais

aussi à travers l'architecture domestique. La famille kosovar est patriarcale, un homme est à sa tête. Celui-ci a un rôle économique, moral et religieux. Il veille au respect des traditions. Si les familles sont larges, en moyenne six personnes par ménage, elles ne s'arrêtent pas là (ASK, 2013). Lorsque les fils se marient, leurs épouses quittent leur famille et viennent s'installer sous le toit de leurs parents. Les familles vivent à proximité, chaque génération vient se rattacher à la maison principale. Bien que ce système très traditionnel concerne moins Prishtina que le reste du Kosovo ce modèle reste en vigueur pour de nombreuses familles rurales immigrées dans la capitale (Mattern, 2004). A noter qu'elles représentent une bonne partie de la population. Les maisons doivent donc avoir une certaine capacité d'adaptation. Définir les caractéristiques de ces maisons ne révèle pas seulement de modes de vie ancestraux, mais aussi des besoins d'une famille kosovare contemporaine. Si aujourd'hui, la modernité, et l'individualisme qui en découle, modifie peu à peu les modes de vie de cette communauté, les valeurs morales régulant la société ont ancré certaines traditions très profondément dans les moeurs (Mattern, 2004).

*maison ottomane d'Emin Gjiku
datant du XVIIe siècle,
aujourd'hui devenue le
musée ethnologique de Prishtina*



La loi orale du KANUN

entre traditions et modernité

Etablie au XVe siècle, la loi du Kanun est une loi orale qui régula la société sous tous ses aspects. Il existe aujourd'hui une base écrite dans laquelle les règles ont été retranscrites par un moine au début du XXe siècle. Le code est entièrement dévolu à trois principes fondamentaux: **la parole d'honneur**, *besa*, qui représente la vraie religion; **l'honneur**, qui lui, est la valeur morale suprême et finalement **l'hospitalité**, qui représente la valeur la plus sublime. Le Kanun, considéré non plus comme une loi réelle à suivre, mais comme un ensemble de principes moraux, régit encore la vie sociale quotidienne de beaucoup d'Albanais. Si aujourd'hui on ne s'y réfère plus comme auparavant et que peu de gens en-dessous de 35 ans savent exactement en quoi elle consiste, les règles morales qu'elle véhicule sont profondément ancrées dans les comportements et les styles de vie. La loi orale du Kanun retrouvera même toute sa grandeur à la dissolution du communisme au début des années 90, en permettant aux Albanais de se rattacher à l'identité albanaise (Mattern, 2004). Dans les villages, cette loi morale n'est pas à discuter mais Prishtina est un cas à part. Ayant profité d'un grand brassage de populations, Prishtina a évolué, et si la plupart des règles du Kanun ont disparu au profit du droit étatique, la structure familiale fondée sur le modèle patriarcal (autorité prépondérante du père), patrilinéaire (mode de filiation pour lequel seul compte la parenté paternelle) et patrilocal (mode de résidence où la femme vient habiter dans la famille de son mari), elle, reste incontestée. La longue période de domination ottomane, puis les principes d'égalités que prônera le communisme ne seront pas parvenus à dissoudre la suprématie de ce système familial (Sadiku, 2014).



scène familiale contemporaine



*portail d'entrée de la maison
ottomane Emin Gjiku
datant du XVIIe siècle
(musée ethnologique de Prishtina)*



rue du quartier musulman bordée par une maison avec cour

La zone historique, aujourd’hui connue sous le nom de “quartier musulman”, a su conserver, malgré les nombreux ravages, certaines formes du tissu de l’époque ottomane. Des échantillons nous sont parvenus, me permettant de faire le constat sur les caractéristiques que l’on a perdues. Si aujourd’hui le tissu de Prishtina a profondément changé au vu des nouvelles constructions, un grand nombre de ruelles étroites au front bâti sont encore présentes. Cette structure dans laquelle la maison vernaculaire s’intègre est imprégnée de l’héritage ottoman. Le bâti sur rue est très différent de celui de nos villes médiévales (Pinon, 2008). Il s’agit non pas de façades principales aux ouvertures multiples mais au contraire, de murs protectifs. Il s’agit soit d’une façade secondaire, soit d’un muret d’environ deux mètres de haut protégeant une cour ou un jardin. Le muret, de manière fonctionnelle, sert autant de protection que de limite visuelle. Les réponses à la question de ses origines se retrouvent dans la loi orale du Kanun. La maison avait à l’époque un rôle spécifique chez les Albanais.

“La maison devient un bastion pour l’albanais- un endroit, où les revanches claniques ne peuvent pas l’atteindre et où il se sent en sécurité. En effet, la maison traditionnelle confirme ce statut par les dispositifs suivants- les maisons sont entourées de hautes barrières ou de murs; il est impossible de jeter un oeil à travers une fenêtre ou d’entrer sans être aperçu.”

Karolina Bielenin,
In accordance to Kanun- a common law in Albania

*construction traditionnelle,
la façade principale donne sur le
jardin et la façade borne
sur une rue étroite*

L’entrée se fait toujours par la cour ou le jardin qui se trouve derrière le muret dans lequel est percé l’accès nécessaire. Cet espace intermédiaire est là encore une mise à distance de la vie publique de la vie privée. Dans une société majoritairement musulmane, la notion de privacité a un impact considérable sur la forme de l’habitat domestique (Pinon, 2008). La vie familiale est privée et doit être clairement séparée de celle publique. Cette séparation entre rue et maison, par des façades borgnes ou des murets, est un élément significatif des villes musulmanes. Mais c’est aussi un lien de voisinage important, il permet la bonne conduite de toute relation sociale. Si la porte reste ouverte, le visiteur est accueilli et est le bienvenu, si ce n’est pas le cas alors il passe son chemin (Sadiku, 2014). Ce dispositif a été réinterprété à Berne, en Suisse, dans le quartier de Hallen, bâti par Atelier 5 à la fin des années cinquante. Système, qui soit dit en passant, rend la vie des habitants très agréable par les rencontres qu’il occasionne.

D’après les photos aériennes, la géométrie des alignements sur rue est claire grâce aux murets. Un second niveau, difficilement perceptible, où l’ordre ne semble pas intelligible est produit. Un amas complexe et irrégulier de maisons familiales, petits chemins et impasses répondant à un développement organique s’y cache. Ce noyau familial est un véritable microcosme. Toute l’attention se porte sur lui alors que les rues n’ont pas une image très populaire au Kosovo. Ce qui n’est pas privé est perçu comme un simple résidu fonctionnel, ce qui explique mieux le chaos de la ville. Pourtant mon intérêt se porte justement sur la qualité donnée aux ruelles par ces alignements. La dualité de ce système, où un premier ordre régulier en cache un deuxième, irrégulier, me semble constituer un tissu urbain de qualité où l’échelle humaine est prioritaire.





exemple illustrant toutes les caractéristiques des maisons traditionnelles



*murets et cours permettent
à l'habitat de prendre du recul
par rapport à la rue*





*mélange entre une influence occidentale pour les couleurs et matériaux
et une influence de l'architecture vernaculaire pour les formes (murets et cours)*

Comme mentionné dans le chapitre précédent, ce style de maisons est voué à disparaître, entraînant un certain nombre de traditions ainsi qu'une partie de la forme urbaine héritée. Bien que celle-ci se soit déjà en grande partie perdue, elle entraîne avec elle l'évincement d'un autre aspect de son identité, celui des espaces fleuris. Les maisons avaient beau être sobres, chacune était entourée, derrière son muret, d'un magnifique jardin. Ces jardins familiaux, où étaient plantés de nombreuses fleurs et vergers, remplissaient la ville de couleurs selon les saisons. Pour les plus anciens habitants de Prishtina, il s'agit d'un important souvenir, si ce n'est l'un des plus importants, lorsque l'on fait référence à leur ville (Gashi, 2013). Pourtant, il est teinté de nostalgie. Une nostalgie qui se comprend d'autant mieux lorsque le passant s'y promène aujourd'hui. L'étouffement est saisissant. La ville ne dispose d'aucun espace libre, tout est bâti. Le vert n'y a plus sa place et pourtant, pour les habitants interrogés, c'est ce qu'il leur manque le plus. Il est difficile pour moi de faire un constat net sur ce qu'étaient réellement ces jardins avant les transformations qu'a connues la ville puisque ma source se base uniquement sur des souvenirs.

Pourtant, aujourd'hui dans ce quartier de l'ancienne ville, je n'ai pas de peine à me l'imaginer. Je découvre encore derrière de nombreux murets des fleurs et arbres fruitiers. Les murets sont hauts et je ne peux pas vraiment toujours y glisser un oeil, mais bien qu'en général ils ne me semblent pas grands, ils sont pour moi les restes d'un passé majestueux. Ces jardins étaient pour une part une bouffée d'oxygène, un hymne à la nature et à la beauté mais aussi un espace de jeux pour les enfants. Cet espace non négligeable, pour une ville qui néglige tout paramètre non rentable, nous est aussi révélé à travers les souvenirs des survivants de ce dernier siècle (Gashi, 2013). Mais en me promenant aujourd'hui à Prishtina, ce que je constate, c'est que les enfants jouent à présent dans la poussière des rues.

*muret bas laissant apercevoir
à travers le portail d'entrée
un jardin habité*





*petite maison vernaculaire modeste
aux attributs caractéristiques.
le muret abrite des regards
un jardin en fleur*

*en l'absence de cour,
le jardin prend place en hauteur
dans une pièce non habitée
de la maison*





*le jardin comme espace de rencontre intermédiaire entre le
privé de la maison et le public de la rue*

Les anciennes maisons possédaient toujours dans l'ordre qui suit, le muret, la porte d'entrée, la cour ou le jardin. Vient ensuite, avant l'entrée dans la maison même, un porche. Ce dernier est très important car il est le lieu même des rencontres entre voisins. C'est un espace privilégié souvent négligé dans les constructions actuelles. Il est directement induit par le climat de Prishtina. En effet, le Kosovo se trouve dans une zone continentale où les hivers sont très froids et les étés très chauds. Le porche est l'endroit ombragé idéal pour accueillir du monde. Il reste propre, permet d'y aménager un vrai salon, ou salle à manger tout en restant à l'abri. Si la comparaison se fait avec les constructions actuelles de Prishtina, le problème est vite compris. Un balcon n'y est d'aucune utilité, il y fait bien trop chaud au soleil, et les orages, fréquents certains étés, ne permettent pas de s'y abriter. De plus, leur taille ne leur offre pas, la plupart du temps, le confort de contenir plus de deux chaises, ce qui n'est évitablenent pas compatible pour de grandes familles où l'accueil est essentiel.

Ce n'est qu'après avoir expérimenté l'appartement de ma tante à Prishtina, que j'ai pris conscience de l'importance du porche de la maison vernaculaire comme structure nécessaire à l'accueil des invités. Le porche, peut-être d'avantage que la cour, est un élément primordial de la vie sociale. Les manquements des nouvelles constructions se font ressentir par des formes inadaptées aux modes de vie locaux. Il est plus judicieux d'adapter l'habitat au mode de vie et non l'inverse comme cela est en train de se produire au Kosovo.

*porche d'une maison
vernaculaire
du XXe siècle*



Les maisons albanaises traditionnelles répondent dans leur organisation très fortement aux habitudes sociales de ses habitants. Le devoir d'hospitalité, principe moral du Kanun dont l'importance n'a pas diminué dans le Kosovo d'aujourd'hui fait de la maison un sanctuaire où l'accueil est primordial. Chez les Albanais, le visiteur, quel qu'il soit, lié de sang, ennemi ou inconnu est accueilli comme un demi Dieu (Sadiku, 2014). La maison n'est pas uniquement un bastion, elle porte aussi, selon le dicton populaire, l'enseigne suivante:

“la maison de l’Albanais appartient à Dieu et à l’invité”

L'expression même de ce devoir sacré, lié à l'honneur, s'exprimait clairement dans les maisons traditionnelles au Kosovo à travers la pièce *oda*. Elle est la matérialisation même de cette notion. Il s'agit à l'origine d'une pièce toujours prête pour l'accueil d'éventuels voyageurs ou invités. Ceux-ci doivent pouvoir être accueillis à n'importe quelle heure, de jour comme de nuit. Lorsqu'il n'y a pas d'étrangers, elle réunit les hommes de la maison. Les grandes décisions y sont prises, dont les questions morales. Les conversations insignifiantes et les propos insensés quant à eux sont bannis. Le mot *oda* en albanais signifie d'ailleurs aussi institution. Une troisième utilisation de cette pièce est celle de salle à manger. La table est dressée pour les repas préparés dans une autre pièce considérée usuellement comme celle des femmes. Il se peut aussi dans certains cas, très rares aujourd'hui en milieu urbain, que la cuisine se fasse à l'extérieur. Les hommes et les femmes sont traditionnellement séparés dans la vie quotidienne et dans les villages, l'*oda* se trouve souvent dans un autre bâtiment que celui où réside la famille.

Cette pièce aux usages multiples, mais grandement liés au Kanun pour la question de l'honneur, est une constante architectonique à travers les siècles dans les maisons albanaises, bien que sa forme évolue. La vie sociale est l'une des dimensions les plus importantes quant à la question de la réussite au Kosovo. L'honneur d'une famille se porte principalement sur sa capacité d'accueil. La venue d'un visiteur implique ainsi le déploiement de toute la famille. Aujourd'hui encore, les familles auront toujours quelque chose de côté à offrir à manger et à boire dans le cas de l'éventuelle venue d'un visiteur. Et si vous êtes un jour invité chez un Albanais, il vous offrira toujours son propre lit, ou celui de ses enfants, et dormira quant à lui par terre. Lorsque la notion sacrée d'hospitalité chez les Albanais est comprise, le besoin d'espace communautaire, grand et séparé de la vie privée, devient évident.



*porche de la maison ottomane Emin Gjiku
datant du XVIIe siècle
(musée ethnologique de Prishtina)*



Oda de la maison Emin Gjiku (musée ethnologique de Prishtina)



veranda de la maison attenante à la maison principale Emin Gjiku



*maison ottomane Emin Gjiku datant du XVIIe siècle (musée ethnologique de Prishtina)
Tout à gauche le porche qui permet d'accéder directement à la pièce "oda" sans passer par les espaces de vie*

La morphologie des maisons vernaculaires, dont certaines caractéristiques ont été énumérées, est unitaire. De même est leur apparence. Celle-ci vaut aussi bien pour les maisons traditionnelles construites durant l'ère ottomane que pour les maisons vernaculaires qui suivront. En effet, les maisons ottomanes ont été construites sur un modèle oriental mais dans un profond respect des coutumes locales. La construction de ces maisons ottomanes ou vernaculaires est donc profondément ancrée dans le territoire. La distinction relevée d'après mes observations est celle d'une plus grande richesse dans l'emploi du bois pour les maisons précédant le XXe siècle.

Dans la tradition, la construction au Kosovo est liée à un artisanat aux compétences très développées. Elle a su générer une architecture populaire aux traits spécifiques. Que ce soit dans les villes ou les campagnes, les matériaux utilisés et les moyens constructifs ont été les mêmes générant ainsi une identité propre à la région (Dolli, 2001).

La structure primaire est dans la majorité des cas en bois. Elle est remplie ensuite de torchis puis plâtrée. La toiture est composée par un maillage de bois et recouvert de tuiles. Les maisons ainsi que leurs murets sont enduits à la chaux. Ils se révèlent être principalement blancs. On entend dire dans les récits du livre *“Prishtina e fëmijërisë sime”* qu'un ruban noir, à une hauteur d'environ 50-60 centimètres longeait les maisons alignées sur rue (Gashi, 2013). Malgré mes recherches, je n'ai pu retrouver cette trace en aucun endroit, peut-être est-elle définitivement perdue? Les murs des maisons qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui sont décrépis par endroit par manque d'entretien. J'imagine que dans un passé plus riche, comme les

souvenirs là encore nous l'informent, ces façades étaient soigneusement entretenues.

Si j'en parle ici, c'est que c'est aussi d'une certaine façon, la perte d'un patrimoine, un patrimoine du savoir-faire et du bon sens, oserais-je même dire. L'utilisation de matériaux locaux, disponibles, économiques, dégradables et renouvelables me paraît être un enjeu contemporain majeur. Il commence à l'être dans nos pays occidentaux mais semble ne pas avoir encore émergé dans un pays qui tente encore d'atteindre l'image de la modernité et du confort véhiculés par les médias. Le XXIe siècle a vu exploser à Prishtina les constructions individuelles à ossature béton et remplissage brique. S'éloigner de la construction traditionnelle devient un but en soi car elle fait écho à la pauvreté. L'instabilité politique suivant l'intervention de l'OTAN a été pour beaucoup l'occasion rêvée de construire avant que les réglementations ne viennent entraver les possibilités. Les maisons ont dans la plupart des cas un intérieur achevé, parfois uniquement sur un étage. Les étages suivants ont été construits dans l'optique de les terminer et de les utiliser plus tard, lorsque les moyens financiers le permettraient. Il en résulte un paysage de briques rouges. Une politique du “au cas où”. Malheureusement cette façon de voir les choses a laissé le Kosovo dans un état inachevé. De tout ce qui est entrepris, rien n'est terminé.

Mais le problème ne réside pas seulement là. Le désir est de construire économique. Les choix se portent donc en général sur des matériaux de faible qualité, une mise en oeuvre souvent faite à la va-vite, ne soignant pas le détail et les finitions. Cette dimension ne touche pas seulement la construction mais l'artisanat en général. Et ne touche pas seulement le Kosovo, mais le monde entier lorsque l'Occident devient le modèle à atteindre. L'apparence des choses est dupliquée sans en comprendre l'essence.

Le soin et les détails apportés aux menuiseries et aux portails d'entrée, remarquables au Kosovo à une certaine époque, ont aujourd'hui disparu (Gashi, 2013).



maison inachevée disposant tout de même d'une cour avec jardin, seul le rez-de chaussée semble habité



maisons individuelles aux ambitions inassouvies à l'arrière d'une maison vernaculaire en ruine



nouvelle maison individuelle sans finitions dont le jardin est bien entretenu. question de priorité



*une nouvelle manière d'envisager les
détails apportés aux portails d'entrée*

L'Empire ottoman a su transmettre à Prishtina de nombreuses qualités de vie. En effet, dans les Balkans, les villes conservaient une taille raisonnable, une taille à l'échelle humaine. Cela est visible à travers les dimensions du bâti, les maisons étaient basses et les rues étroites. Ce qui m'intéresse, mis à part la dimension de la ville qui est subordonnée à ses habitants, c'est la place qu'a la nature au sein des centres urbains. Prishtina en est l'exemple même avec les jardins. Ceux-ci pourtant ne sont pas seulement décoratifs, ils n'amènent pas seulement de la beauté mais aussi une certaine autonomie à la vie familiale. Le Kosovo est un pays qui n'a pas pu compter sur un système politique ou économique fiable. Pouvoir subvenir à ses besoins vitaux indépendamment de l'Etat est ancré dans la mémoire collective de ce peuple. La restriction alimentaire qu'ont subie les provinces de Yougoslavie après que celles-ci se soient séparées de la Russie en 1950 a laissé des marques (Gashi, 2013). Il est vital pour les peuples de ne pas dépendre d'une organisation à l'échelle de la nation. Le Kosovo est toujours un pays majoritairement agricole. Il produit un grand nombre de denrées

alimentaires, mais ces terres, comme partout dans le monde, sont en train de disparaître dans leur conversion en terrain à bâtir (www.robin-woodart.eu). Prishtina, au début du siècle fournissait tout le Kosovo avec ses légumes. C'était un vrai jardin potager (Gashi, 2013). Mais cette dimension de se nourrir et se loger dans un même espace n'est plus de mise. Pourtant, ces fonctions ont été pendant longtemps indissociables. Car l'auto-suffisance alimentaire, dans son statut le plus minimal, est indissociable d'un mode de vie inscrit dans une société en constante évolution. Ce phénomène est à comprendre aussi par le fait des immigrations. Prishtina se voit peuplée de nombreux immigrés des zones rurales qui y ont amené leur mode de vie ne contrastant pas avec le mode de vie urbain que la période ottomane a laissé en héritage. Chacun y a gardé son jardin et ses arbres fruitiers, les légumes nécessaires. Le regard sur les maisons d'aujourd'hui à Prishtina, montre que la culture est inhérente à ses habitants. La qualité urbaine que produisait les jardins a disparu au profit de plus de bâti. Pourtant, les fruits parviennent malgré tout à se faufiler entre les murs.



maison privée au centre de Prishtina, utilisant le rebord des fenêtres pour cultiver des plants de tomate



*maison traditionnelle dont la privacité est assurée par le peu d'ouvertures sur rue
et par le muret protégeant le jardin*

Dépendance 5 et aliénation

Prishtina, dans son processus de développement, n'est pas un cas à part. Comme pour la plupart des pays du monde, ce processus est accompagné d'un certain nombre de pertes. Sa rapide transformation de ville rurale à capitale moderne cosmopolite a laissé des contrastes bien plus visibles que dans nos sociétés européennes où les traces laissées par les traditions sont à présent à peine perceptibles.

Si Prishtina a connu au cours des deux dernières décennies une explosion de la construction illégale, elle connaît aujourd'hui une importante prise en main de la planification de son développement. De nombreux projets voient le jour. L'assemblée communale de Prishtina travaille actuellement sur le "plan de développement urbain de Prishtina 2012-2022+". La stratégie intègre principalement la réalisation de nouveaux logements pour la population croissante, la création d'un centre économique et l'amélioration du système routier (Kuvendi komunal Prishtinë, 2013). Ce plan d'action reste toutefois cloisonné à une très grande échelle comme constaté avec la construction de larges quartiers aux grands immeubles locatifs, et par les nombreux giratoires éléphantsques terminés récemment. Les projets à échelle humaine, qui concerneraient les besoins réels des habitants demeurent trop rares (The Human Scale, 2012). Pour l'opinion populaire, le développement est associé à une croissance économique indéfinie, qui ne touche pas l'être humain dans ses besoins, mais a pour unique but la progression du PIB. Profit monétaire qui ne fait pas de Prishtina une ville où il fait bon vivre.

*nouveau quartier
"Prishtina e re" (la nouvelle Prishtina),
dont l'échelle semble être celle de la voiture
plutôt que celle de l'être humain*





La modernité promise par les projets de développement s'est révélée finalement trompeuse. Elle ne touche pas l'être humain dans ses besoins existentiels fondamentaux mais l'arrache au contraire à ses valeurs et traditions. A travers les siècles et les tourments qui lui sont associés, le Kosovo a lutté pour son identité, pour finalement, au tournant du XXe siècle, être à la limite de la perdre en faveur d'une société où l'argent et le profit à court terme sont les maîtres mots. Au Kosovo, le développement est à présent synonyme de richesse matérielle, unique aspiration de cette société en transition. Toutes les décisions prises pour la transformation de la ville se font désormais dans cette optique. Cette quête perpétuelle de modernité détruit délibérément toutes les structures traditionnelles vues dans le point précédent, qu'elles soient économiques, sociales ou mentales. Tenter d'éviter ces pertes ne signifie pas que les pays en développement n'ont pas le droit d'aspirer à un niveau de vie occidental. Cependant, une prise de conscience est nécessaire, car trop souvent, ce projet de société se concentre uniquement sur le symbole du confort matériel et néglige, dans presque tous les cas, l'épanouissement de l'Être. En effet, si aujourd'hui le progrès et le niveau de vie se mesure par le PIB, celui-ci ne produit pas forcément des modes de vie plus heureux. D'autres facteurs entrent en jeu, autant physiques et matériels que sociaux et psychologiques. Construire une société avec des modes de vie durables implique donc de prendre en compte ces dimensions, pour englober la totalité du monde. Robert Kennedy en parlait déjà en ces termes : "[...] le PIB ne tient pas compte de la santé de nos enfants [...], de la gaieté de leurs jeux, de la beauté de notre poésie ou de la solidité de nos mariages. Il ne prend pas en considération notre courage, notre intégrité, notre intelligence, notre sagesse. Il mesure tout, sauf ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue" (cité par Latouche dans la préface de Pallante, 2011).

Ce pays, comme la majorité des Etats en développement, reproduit la société de consommation des pays industrialisés génératrice de faux bien-être. En effet, l'enrichissement économique fait perdre le sens des "vraies" richesses (Pallante, 2011). Si l'Europe a aujourd'hui pris conscience des limites de notre planète et commence à refréner les élans consuméristes, il n'est peut-être pas nécessaire pour le Kosovo de marcher dans nos (faux) pas.

En prenant comme modèle les pays industrialisés, Prishtina suit paradoxalement un processus ancien, celui de se calquer sur une structure étrangère à la sienne. Le moteur de son développement se trouve être, dans presque tous les cas, extérieur à la ville. La construction des logements sociaux communistes en est un exemple parmi d'autres. Les formes données à Prishtina sont totalement étrangères aux habitants ainsi qu'à la vie qu'ils mènent. A l'exception peut-être de l'Empire Ottoman, les gouvernements en place qui se sont succédés étaient en effet peu dans le respect des coutumes locales. Ceci peut être associé, comme vu au chapitre 3, à un non respect de l'identité ayant pour base la nécessité de destruction de l'autre. Chaque phase de développement de la ville a requis et requière encore la destruction de la précédente. La question de l'identité reste de vigueur et s'agrémente peut-être aussi du fait que de tout temps, Prishtina a été sujette à une esthétique étrangère. Les habitants n'ont dans aucun cas été impliqués dans les processus de transformation de la ville. L'unique trêve suit la guerre de 1999. L'absence de régime et de lois, a mené à une anarchie totale dans le secteur de la construction et a offert à Prishtina un nouveau visage aux formes irréfléchies. Chacun s'est précipité d'utiliser cette situation temporaire pour construire sans autorisation avant qu'une société ne se remette en place (Archis Interventions, 2007).

Aujourd'hui, si les expropriations sont fréquemment d'usage pour le développement d'une ville, elles ne sont pas les seules responsables de sa nouvelle apparence. L'image du confort des sociétés matérielles dont nous parlons a aussi sa part de responsabilité. Il pousse à l'enrichissement personnel plutôt qu'à la conservation du patrimoine. Certains terrains prennent parfois beaucoup de valeur et permettent un gain d'argent important lors de la vente. L'exemple de la maison de la famille Hyniler est significatif. Classée dans la liste des bâtiments du patrimoine de Prishtina, il s'agit de l'une des rares maisons privées ottomanes préservées datant du XVIIIe siècle (bien qu'elle soit en très mauvais état). Ses habitants sont parvenus à la déclasser pour quelques temps afin de pouvoir la détruire. Les protestations de personnes impliquées dans la préservation du patrimoine l'ont sauvée de la totale démolition (www.balkaninsight.com). Qu'une simple maison vernaculaire soit détruite au profit d'un immeuble est compréhensible si une maison classée dans le patrimoine en est menacée elle aussi. Le profit, à la source de tout développement à Prishtina, est le moteur qui génère sa forme. Une ville saturée de constructions inachevées, de qualité médiocre, qui ne dureront probablement pas un siècle. Tout sera alors à recommencer une fois de plus. Mais, l'urbanisation de Prishtina ne doit pas seulement être une question de planification, affaire politique, qui finalement ne répond qu'à l'intérêt des élites. Il en est également et surtout d'une question sociale. Chacun devrait pouvoir y trouver sa place et c'est ce qui peut donner forme à la ville. Les habitants doivent pouvoir s'impliquer dans le processus, et reprendre le pouvoir sur la vie qu'ils désirent réellement mener et non se calquer sur le mode de vie occidental.





*1965, quartier au tissu traditionnel
à l'arrière duquel se construisent de nouveaux bâtiments "modernes"*



*2014, quartier au tissu traditionnel
à l'arrière duquel se construisent de nouveaux immeubles d'habitations non planifiés*

Si l'aide internationale suivant la guerre de 1999 a permis à ce pays d'obtenir l'indépendance, elle ne lui a cependant pas appris à être indépendant. Le bilan est désolant. Les millions d'euros investis ont avant tout amené une aide technique, un "bouche à bouche artificiel". Les ONG prônent à présent quelque fois le slogan "aider à s'aider", celui-ci même qui a manqué alors. L'un des impacts de l'aide internationale a été la dislocation de la société traditionnelle; de son savoir-faire et de ses moyens à disposition pour faire face aux instabilités politiques et économiques (AIDependance, 2014). Les programmes d'aide menés par les organisations impliquées dans la reconstruction ne sont que des palliatifs générant d'importants traumatismes autant sociaux, économiques qu'environnementaux (Hamdi / Goethert, 1997). Les nombreuses jalousies qu'elle a engendrées ne sont, elles non plus, pas négligeables. D'une part l'écart entre riches et pauvres s'est fortement aggrandi et est à présent incontestable, et d'autre part et plus dramatique encore, la stigmatisation des serbes perçus comme les bourreaux. La reconstruction est alors un vrai anti-développement, du fait qu'elle divise les habitants locaux et les empêche de construire ensemble. L'aide internationale arrive la plupart du temps sans considération pour le contexte social ou environnemental et applique des modèles prêts à l'emploi. Arrivée en sauveuse, on attend d'elle de solutionner tout problème, bien que d'autres

ressources soient à disposition. La population, qui bien même voudrait tenter un projet peut alors difficilement faire concurrence avec ces aides, ONG, etc, qui offrent de meilleurs salaires et conditions (AIDependance, 2014). Les habitants perdent le sentiment d'être maître d'eux-mêmes dans leur propre pays. Ils sont d'autant plus dévalorisés et sont privés de la possibilité d'agir. Il s'en suit un fort désengagement de la population qui mène à une vraie déresponsabilisation collective. Le Kosovo a bataillé durant des années pour obtenir son indépendance, pour finalement entrer dans une dépendance économique presque irréversible vis-à-vis des intervenants de l'aide internationale. Le pays se reconstruit par des experts venant de l'extérieur. Or, c'est la communauté locale qui connaît le mieux sa réalité et ses nécessités. Les apports de l'aide internationale sont donc mitigés comme mentionné dans le reportage *AIDependance* "on ne peut pas construire un pays avec la charité occidentale". Avec beaucoup d'orgueil, l'aide internationale a reconstruit un pays sur son modèle, en presumant que c'est ce dont le Kosovo a besoin. Pourtant le mode de vie que nous connaissons n'est pas forcément meilleur, il n'apporte pas plus de joie, et dans ce sens, la reconstruction est un échec. Le Kosovo aurait eu besoin d'un plan structurant ayant pour cible un développement des richesses locales et des connaissances et non des biens matériels.



*nouvel immeuble de logement
accolé à une maison vernaculaire
vouée à la destruction*

Par la construction de toute surface libre, Prishtina s'est développée en excès. Le gouvernement, les investisseurs sont ceux qui créent la ville, mais dans la plupart des cas, sans considérations pour ses habitants. Si certaines personnes ont les moyens de vivre correctement dans cette ville devenue inhumaine, ce sont toutefois les plus pauvres qui doivent en payer le prix. Leurs moyens d'existence et de sécurité dépendent de la nature, un capital qui dans une optique de développement devrait être entretenu (PNUE, 2011). Contraints à quitter leurs petites maisons au mode de vie rural et austère que l'on trouve encore à Prishtina, ils sont déplacés dans des immeubles sans vie, bien trop souvent inachevés. La nécessité de posséder de l'argent devient alors inévitable. Inscrit de cette manière dans un système politique et économique, les exigences consuméristes augmentent. De nouveaux besoins, phsyiques et psychologiques sont sans cesse créés. Le non assouvissement de ceux-ci, nous rendant de plus en plus pauvre, illustre bien l'un des paradoxes du développement lié à la croissane économique (Latouche, 2004). Et si au Kosovo il s'agissait avant tout d'une société pouvant vivre avec peu d'argent, qui a appris à être indépendante face à un Etat instable, qui a su gérer sa survie à l'interne dans une structure familiale durable, son système propre s'est vu démanteler (Gashi, 2013).

La perte de ces valeurs rendra la survie difficile dans la situation actuelle. L'organisation du gouvernement n'est pas encore en mesure de répondre aux besoins de ses habitants. Les valeurs qui préconisent l'entraide et la solidarité familiale sont pour l'instant les seules à pouvoir répondre à cela. Entrer dans un appartement signifie entrer dans une dépendance vis-à-vis du système fluctuant d'un pays instable. Si les habitants des autres régions du Kosovo parviennent encore à vivre au Kosovo avec très peu d'argent, environ 80 euros par mois selon les statistiques, à Prishtina, il faut maintenant de plus en plus s'adapter au mode de vie occidental et à ses exigences. La simple plénitude d'exister n'a plus sa place dans cette nouvelle société. Elle nous fait croire, comme c'est le cas aujourd'hui dans une grande partie du monde, que nous n'avons plus le choix pour être heureux. Que la seule façon de vivre bien est d'atteindre un certain niveau de vie du point de vue matériel. Le pays est alors rendu artificiellement pauvre par le déni des richesses non monétaires. Le potentiel social et vital est abandonné (Rabhi, 2008). En effet, la notion du "bien vivre" englobe d'autres paramètres. Le matériel, inévitable, est bien sûr important, mais la vie sociale, la nature, la spiritualité, le monde des croyances, des coutumes et des rituels le sont tout autant. Les personnes les plus démunies sont probablement celles qui en souffrent le plus. Casées dans des appartements neufs parfois aussi délabrés que leurs petites baraques, elles se dirigent vers une vraie détresse sociale. L'autonomie d'une maison et de son jardin permet aux personnes les plus pauvres de satisfaire aux besoins minimaux et de pouvoir même faire de petits travaux procurant une certaine estime de soi, une dignité humaine.



*maison aux caractéristiques traditionnelles
permettant une certaine autonomie
à une famille pauvre*



les habitants, expropriés de cette maison traditionnelle, m'ont confié leur peine d'avoir déjà perdu le jardin situé sur l'emplacement de la pelle mécanique. Goût amer de la perte de richesses immatérielles au nom du profit monétaire.

Perspectives 6

Afin d'assurer un développement durable de Prishtina, proche des aspirations de ses habitants, le modèle véhiculé par l'Occident ne devrait pas être reproduit sans considérations pour le contexte local. Il ne s'agit pas d'une solution à appliquer aveuglément. Le Kosovo, considéré comme l'Etat le plus pauvre d'Europe, transporte avec lui cette honte. La dévalorisation qu'il subit déjà depuis la Yougoslavie, qui le considérait comme la province la moins développée du royaume, a eu son influence. Il est à présent en quête permanente des symboles d'une richesse apparente. Cette recherche permanente du paraître et de l'argent l'empêche de prendre conscience de ses propres valeurs, de la richesse de ses traditions et de son patrimoine bâti et identitaire.

Aujourd'hui, la notion de développement apparaît "non dans le sens de réduire les excès des uns pour permettre aux autres d'être pourvus, mais d'inviter impérativement les nations dites "attardées" à hausser leur niveau pour devenir elles aussi prospères et contribuer ainsi au progrès par l'élévation de la production/consommation" (Rabhi, 2008, p.50). Or, les pays sous-développés ont-ils réellement un retard à rattraper? Dans l'histoire du Kosovo, les plus grandes destructions eurent lieu dans cette optique de développement (Herscher, 2006). Le Kosovo peut en effet s'améliorer sur de nombreux points mais n'est-il pas possible de le faire en tirant des leçons des pratiques occidentales et en créant un autre modèle?

La recherche de croissance économique infinie sur laquelle se fonde la société actuelle de consommation est en effet de plus en plus remise en question. Elle n'est plus considérée comme le modèle idéal et les nombreux dysfonctionnements qu'elle entraîne se font de plus en plus sentir (PNUE, 2011).

Toujours en phase de construction, le Kosovo a encore la possibilité de se construire selon ses propres valeurs, afin de créer une société où le lien social prime avant le profit, et où l'être humain prend une place centrale au coeur de ses préoccupations. Si aujourd'hui le nouvel ordre mondial n'en tient pas compte dans ses constructions, l'architecture, à travers l'histoire, a su générer un mode de vie durable, économique et social en maintenant un lien fort avec la nature. Les traces laissées par l'architecture vernaculaire permettent de l'illustrer et nous placent en tant que témoins de ces richesses non monétaires qui peuvent être revalorisées à travers l'architecture, une pratique aujourd'hui très peu prise en compte dans la majorité des pays du monde. Toutes ces considérations ne reflètent pas une nostalgie du passé et ne prônent pas de retour en arrière mais elles poussent, au contraire, à un réel questionnement sur l'avenir, sur le monde dans lequel nous souhaitons vivre.

Je propose donc un projet qui donne à nouveau la priorité aux valeurs et aux pratiques sociales et culturelles locales, aux matériaux locaux et naturels, et qui retrouve une échelle humaine en recréant une ville proche de la nature. Retrouvons cette ville organique perdue au cours du dernier siècle par une architecture faite par et pour le peuple.



de nombreuses maisons traditionnelles à Prishtina sont agrémentées de la pancarte "maison à vendre"



Un projet à mettre en place

“Le logis, c’est le temple de la famille. Il est permis d’y vouer toute sa ferveur, toutes les ferveurs”

Le Corbusier

Ayant vécu quelques mois à Prishtina, et ayant approfondi mes connaissances de son histoire, j’ai pu, à l’aide de mes recherches, confirmer mes premières intuitions. Tout ce que j’aime de Prishtina est en train de disparaître: ambiances, sons et couleurs. Le monde qui se construit se doit d’être celui dans lequel nous voudrions mener une vie. Encore faut-il pour cela savoir définir les éléments nécessaires à notre bonheur sans trop s’éloigner de l’essentiel. L’architecture d’un lieu peut modifier nos modes de vie, habitudes et santé mentale. L’architecture doit être le support de nos rêves et non la conformisation de nos pensées. La normalisation d’un mode de vie sans âme est selon moi la preuve de notre aliénation. Se dit de la situation de quelqu’un qui est dépossédé de ce qui constitue son être essentiel, sa raison d’être, de vivre (déf. Larousse).

La simple fonctionnalité d’un logement n’étant pas suffisante, je souhaite, pour mon projet de master, réaliser un projet qui réponde à toutes les dimensions de l’être humain; physiques, spirituelles et astrales.

La structure traditionnelle de ma famille m’a permis de relever les paramètres essentiels, selon moi, à la libre expression de la joie au sein de l’habitat. La sociabilité et le lien à la nature sont primordiaux et cela, même en milieu urbain. Ils sont les garants d’une vie, d’une maison, mais aussi d’une ville où il fait bon vivre. Mais pour atteindre cette échelle urbaine, il est d’abord nécessaire en effet de s’intéresser à celle plus petite du logement. L’océan est fait de milliards de gouttes d’eau, de la même manière est composée une ville. L’être humain est une goutte d’eau dans l’univers mais participe à la cohérence du tout. Si nos préoccupations sont en ce moment de sauver la planète que nous épuisons à petit feu, je pense qu’il faut avant tout commencer par soigner l’humain.

Offrir un cadre qui permette à l’homme de se souvenir de qui il est et de ne pas se laisser aveugler par les richesses matérielles est une première étape. Car comme le souligne Pierre Rabhi, “il ne faut cependant pas oublier qu’au cœur même des pays les plus prospères, se développent des foyers d’une des pires détresses qui soient, l’oblitération sociale, le clonage et la standardisation des esprits.” (Rabhi, 2008, p.78)

L’architecture ne doit pas être simplement liée au pouvoir. Shpend Ahmeti, maire actuel de Prishtina le dit en ces termes “ les secteurs de la construction sont une lessiveuse à argent sale.” La construction pour un pays comme le Kosovo, est entre les mains de personnes influentes. Tenter de démanteler le système est synonyme de menace de mort comme l’expérimente Shpend Ahmeti (<http://www.albinfo.ch/fr/node/31478>). L’architecture, dans un pays comme celui-ci doit retrouver sa place, c’est à dire être au service des usagers. Mon projet se veut donc être un retour de l’architecture au pouvoir d’habiter des habitants. Ceci à travers quatre points fondamentaux qui place l’être humain au centre des préoccupations: l’ échelle du bâti, l’auto-construction, permettant l’expression de l’individualité, les matériaux durables et le lien à la nature comme source d’équilibre personnelle.

question d'échelle

L'échelle de projet qui semble pertinente, au vu de mes propos, est celle que peut saisir un individu dans sa propre réalité. Elle ne dépasse donc jamais nos cinq sens. La gymnastique intellectuelle permettant d'appréhender la ville dans son ensemble n'est pas de mise. Le projet propose donc de construire l'identité de Prishtina non pas par une orthophoto, mais par l'individu. Le projet suggère de partir de l'être humain et de son habitation, celle-ci étant le reflet de son intériorité. J'é mets donc l'hypothèse qu'un mode d'habiter est créateur d'identité et porteur de patrimoine. L'architecture, à travers son échelle, joue donc un rôle primordial dans la création d'ambiances. Si la dimension de la ville est un facteur important quant aux questions sociales, l'échelle du bâti n'est pas à négliger. En effet, la forme donnée aux habitats permet ou non aux habitants d'être proches les uns des autres. A Prishtina, les habitants ont la nostalgie de la chaleur humaine, caractéristique des années précédant 1945 (Gashi, 2013). S'inspirer de la disposition des maisons vernaculaires permettrait de renforcer un lien social qui a tendance à disparaître aujourd'hui. Le projet que je propose, en soutenant le caractère hospitalier de l'habitat typique des Balkans, doit garantir à travers sa forme, les espaces de rencontre et à travers son échelle, une chaleur humaine. Les liaisons entre maisons à travers cour et jardin, ainsi que les murets générateurs d'espace public doivent être au coeur de la stratégie, permettant de plus aux habitants de tisser un lien plus étroit avec leur environnement. Nous ne sommes rien les uns sans les autres, réapprenons à vivre ensemble.

“On a crée de l'énergie mais on a détruit de la chaleur humaine.” L. Pauwels

population cible & auto-construction

Si le mode d'habiter est à la base de mon projet, l'habitat qu'il produit se doit d'être différent des 200 immeubles de logements construits et référencés entre 2006 et 2010 par la commune de Prishtina (Kosovo human development, 2012, p.32). Car si l'on a répondu d'une certaine façon au besoin quantitatif de logements de la ville, ce n'est que partiellement, la majorité des appartements restent vides car trop chers pour la population moyenne. Le projet que je souhaite développer se concentre sur la réalisation de logements économiques de qualité pouvant être abordables par la population vivant en dessous du seuil de pauvreté. Celle-ci représente 27% de la population du Kosovo en milieu urbain à laquelle on se doit de rajouter les 9% vivant en dessous du seuil extrême de pauvreté. Ces seuils correspondent à 1.72 et 1.20 € par jour, autant dire rien du tout (consumption poverty in the republic of Kosovo, 2011). Le projet comprendrait dans l'idéal une base construite, sur laquelle les habitants pourraient selon leurs moyens et leurs besoins l'agréments en auto-construction. Ce système assurerait aux familles les plus démunies le minimum vital tout en gardant la possibilité d'améliorer la situation. Système pertinent pour un pays comme le Kosovo où les revenus sont faibles et où les logements doivent pouvoir s'adapter à l'aggrandissement des familles. L'intégration dans le projet d'architecture de ce type de construction libre, déjà inscrite dans les pratiques des habitants, permettrait un développement de la ville plus harmonieux. Le projet Quinta Monroy réalisé par le bureau d'architectes Elemental au Chili est un exemple concret du degré d'auto-construction que j'imagine dans ce projet de logements.

matériaux & traditions

L'architecture vernaculaire est en partie la conservation d'une histoire commune. Elle permet à une ville comme Prishtina, pour qui la question d'identité est difficile, de ne pas oublier qui elle est et d'où elle vient. La forme de la maison vernaculaire ainsi que ses matériaux est une esthétique connue, propre aux habitants de la région. Territorialisée, elle permet une appropriation du lieu. L'auto-construction questionne non seulement le mode d'habiter mais aussi le mode de construire. Le projet à mettre en place doit permettre de redonner du sens aux traditions afin de revaloriser les savoir-faire et rendre conscient les habitants de Prishtina de leurs richesses. S'inspirer de l'architecture vernaculaire n'est pas la simple création d'une mémoire collective, c'est aussi une question de bon sens, une question de savoir tirer parti des ressources locales (Ineichen, 2007). L'utilisation de matériaux disponibles sur place est une réponse favorable au regain d'intérêt pour les questions écologiques. Les matériaux peu chers, abondants, renouvelables et disponibles sur place, que l'on utilisait dans les constructions traditionnelles telles la paille et la boue doivent impérativement servir à la construction de ce projet. La notion de “moins mais mieux” doit être mise en avant. La qualité des constructions doit redevenir une constante dans les préoccupations, signe de confiance en un avenir. Le projet propose aussi de retrouver une harmonie dans l'apparence extérieure des habitats par une cohérence des couleurs. Le crépis blanc d'origine est une valeur sûre pour une ville comme Prishtina.

lien à la nature

L'architecte efficace, pensée de façon purement rationnelle ne satisfait pas notre soif de représentations. L'architecture doit permettre de répondre aux besoins matériels de l'homme, mais elle ne peut nier les besoins immatériels de ce même homme. La nature, la beauté sont essentiels à son bien-être. Au nom du profit, de l'efficacité et du rendement, la nature de Prishtina a été négligée. La majorité des jardins qui ornaient encore la ville au début du siècle ont disparu. C'est le déni de toute une dimension du monde. “La science moderne [...] rejoint certaines grandes traditions et l'intuition de la quasi-totalité des peuples initiaux pour qui la diversité, la cohésion et la cohérence de tous les éléments qui composent la vie sont une évidence” (Rabhi, 2012, p.61-62). La nature, pour les villes ottomanes, était un paramètre non négligeable. Chez les asiatiques, ce facteur important persiste par le biais des jardins zen. Ceux-ci sont des pièces intégrantes de la maison et sont indispensables à l'équilibre de la famille. La nature est un moyen simple d'atteindre la sérénité, d'oublier le stress et les soucis de la vie quotidienne. Elle permet de prendre du recul et de ne pas se laisser abattre. Pour un pays comme le Kosovo où un fatalisme ambiant règne, - on compte 73% de chômeurs pour les jeunes entre 15 et 24 ans (consumption poverty in the republic of Kosovo, 2011) un élan d'optimisme et de confiance en l'avenir est nécessaire. Réintégrer le jardin comme pièce à part entière de l'habitat est un élément clé de mon projet. Il offre sérénité mais aussi humilité, nourriture pour l'esprit et le corps.

“Une ville ne vaut pas plus qu'un jardin de roses.”
J. Santos Chocano

Le fort développement démographique que connaît Prishtina résulte en la construction de nombreux quartiers de logement dans sa périphérie. Afin de ne pas répéter la ségrégation que l'on connaît parfois dans nos villes européennes, je propose de ne pas déporter les pauvres du centre-ville, mais au contraire, de leur conserver leur place à proximité des transports en commun, des opportunités de travail et de la vie sociale.

Le site potentiel se trouve être une ligne de chemin de fer abandonnée. Celle-ci borde toute la partie nord de la ville. Prishtina possède une toute petite gare qui se trouve être la fin de la ligne de chemin de fer la reliant à Pej, une petite ville à l'est du Kosovo. Autrefois cette ligne se prolongeait en direction de la Serbie, mais suite à un éboulement dans un tunnel, la voie est devenue obsolète.

Aujourd'hui, dans cette ville oppressante, cette ligne offre un cheminement intéressant aux habitants du quartier qui la parcourent quotidiennement. Modifiée quelque peu, elle pourrait offrir une belle promenade à cette ville aux espaces verts manquants. En marchant sur cette voie, on trouve de part et d'autres toute sorte de bâtiments. De très vieilles maisons, plutôt délabrées et prêtes à la démolition, d'autres en bon état mais que l'on a expropriées pour construire des bâtiments plus rentables, de grands immeubles de plus de neuf étages, mais aussi quelques industries et jardins. Le projet proposé permettrait de requalifier cette voie piétonne par l'arrivée de nouveaux habitants.



*voie de chemin de fer abandonnée,
utilisée comme chemin piéton,
traversant Prishtina du sud au nord*

*Ouverture sur le projet de master,
l'essentiel en bref*

Mon projet de master se veut être l'élaboration d'un **module d'habitat, simple et modeste**, qui intègre une dimension d'auto-construction permettant aux habitants de se l'approprier.

Ce projet place l'être humain au centre, et non le rendement. Celui-ci ayant été une priorité à Prishtina pendant les dernières années, il a finalement généré de nombreux dysfonctionnements au niveau économique mais aussi social. D'après le poète Louis Pauwels, "à vouloir gagner du temps l'homme d'action perd souvent l'essentiel. Savoir perdre du temps pour le poète, c'est gagner de l'éternité".

Afin de retrouver cet essentiel, ce module génère des espaces que l'on estime peu rentables dans le secteur de la construction mais indispensables au **contentement de nos besoins immatériels**, tels que la cour, le porche ou encore le jardin.

Les matériaux de constructions, de même, répondent à un besoin économique et écologique mais aussi à un besoin de beauté et d'harmonie que l'on retrouve dans les constructions vernaculaires de la région.

L'habitat étant aussi un élément structurant, la combinaison de plusieurs modules ainsi que le traitement des façades permettra de définir l'espace public, que j'envisage être, dans ce projet, **la balade piétonne produite par le chemin de fer**. Les fronts bâtis connus de la période ottomane, se retrouveront sur cette nouvelle rue. Cette promenade est un point essentiel du projet, considérée d'une part comme colonne vertébrale, elle permet aussi d'intégrer la nature au projet d'habiter.



“La survie des hommes c’est aussi leur culture, leur mémoire et leur patrimoine”
patrimoine sans frontières

Iconographie

- p.18-19 Komuna e Prishtinës, 2011. *Zona historike e Prishtinës*, document obtenu dans le bureau d'architectes 4m group à Prishtina
- p.21 <http://www.panoramio.com/photo/47511124>
- p.22 <http://presheva.com/beta-version/postimi/22350>
- p.25 <http://www.skyscrapercity.com/showthread.php?t=566703&page=3>
- p.26 [http://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Old_Bazaar_\(Pristina\)#mediaviewer/File:Prishtina_1924.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Old_Bazaar_(Pristina)#mediaviewer/File:Prishtina_1924.jpg)
- p.27 [http://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Old_Bazaar_\(Pristina\)#mediaviewer/File:Destruction_of_Bazaar_2.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Old_Bazaar_(Pristina)#mediaviewer/File:Destruction_of_Bazaar_2.jpg)
- p.28 [http://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Old_Bazaar_\(Pristina\)#mediaviewer/File:Destruction_of_Bazaar4.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Old_Bazaar_(Pristina)#mediaviewer/File:Destruction_of_Bazaar4.jpg)
- p.29 <http://www.panoramio.com/photo/47512480>
- p.30 <http://presheva.com/beta-version/postimi/22350>
- p.31 <http://www.panoramio.com/photo/47510943>
- p.33 <http://presheva.com/beta-version/postimi/22350>
- p.36 <https://www.magnumphotos.com/C.aspx?VP3=SearchResult&ALID=2S5RYDWHYY33>
- p.39 <https://www.magnumphotos.com/C.aspx?VP3=SearchResult&ALID=2S5RYDWHYY33>
- p.44 http://s285.photobucket.com/user/cimi_rhcp/media/Picture023.jpg.html
- p.47 <http://www.lightstalkers.org/images/show/1120905>

Toutes les photos sur les pages non référenciées ont été prises à travers à Prishtina durant l'été 2014 par moi-même

Bibliographie

Livres

DOLI, Flamur, 2001. *Traditional popular architecture of Kosovo*, Prishtina, catalogue of heritage exhibition

GASHI, Sanije, 2013. *Prishtina e fëmijërisë sime*, Prishtinë

HAMDI, Nabeel, GOETHERT, Reinhard, 1997. *Action Planning for Cities: a guide to community practice*, John Wiley & Sons, Chichester

HERSCHER, Andrew, 2010. *Violence taking place -The Architecture of the Kosovo Conflict*, Standford University Press, California

HERSCHER, Andrew, 2006. “6. Is it true that Albanians are responsible for an orchestrated campaign to destroy Kosova’s cultural heritage in modern times?”, in *The Case For Kosova - Passage To Independance*, Anthem Press, London & New-York

LATOUCHE, Serge, 2004. *Survivre au développement*, Mille et une nuits, Paris

PALLANTE, Maurizio, 2011. *La décroissance heureuse - La qualité de la vie ne dépend pas du PIB*, Nature et Progrès, Namur, Jambes

RABHI, Pierre, 2008. *Manifeste pour la Terre et l’Humanisme- Pour une insurrection des consciences*, éd. Actes Sud, Arles

Revues & Articles

KOUCHNER, Bernard, 1999. *Le défi posé par la reconstruction du Kosovo*, “Revue de l’OTAN”, Edition Web, Vol. 47 - No. 3, p. 12-15 <http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http://www.nato.int/docu/revue/1999/9903-04.htm&title=Le%20défi%20posé%20par%20la%20reconstruction%20du%20Kosovo>

HERSCHER, Andrew, 2006. “Counter-Heritage and Violence”, in *FutureAnterior* - Journal of Historic Preservation History, Theory and Criticism, GSAPP, Columbia University, Vol.III, Number 2, Winter 2006, p.25-34

MATTERN, Rainer, 2004. *Kosovo, la signification des traditions dans le Kosovo d’aujourd’hui*, Organisation suisse d’aide aux réfugiés, Berne

MYDYTI, Gyler, 2013. “ Prishtina: the outcome of a ruined past, a chaotic present and an unplanned future”, in *Kosovo 2.0*, # 5 spring/summer 2013, p. 27-30

PINON, Pierre, 2008. “The Ottoman Cities of the Balkans”, in *The City in The Islamic World*, Hdo, Volume 94/1 & 94/2, p.143-158

PULA, Besnik, 2013. “Dissecting Prishtina. The capital is a city by name but a zombie in spirit”, in *Kosovo 2.0*, # 5 spring/summer 2013, p. 55-67

PUTNIK, Vladana, 2013. “Influence of the Ottoman Architecture on the Aesthetics of Folklorism in Serbian Architecture”, in *El Prezente - Studies in Sephardic Culture Vol.7* and *Menorah - Collection of Papers Vol.3, Common Culture and particular Identities: Christians, Jews and Muslims in the ottoman Balkans*, p.265-276 http://www.academia.edu/5499664/Influence_of_the_Ottoman_Architecture_on_the_Aesthetics_of_Folklorism_in_Serbian_Architecture

SADIKU, Mirjona, 2014. *A Tradition of Honor, Hospitality and Blood Feuds: Exploring the Kanun Customary Law in Contemporary Albania*, in “Balkan Social Science review”, Vol.3, June 2014, p.94-115

ROBELLI, Enver, 2013. “A place for Space”, in *Kosovo 2.0*, # 5 spring/summer 2013, p. 55-67

Rapports

ARCHIS INTERVENTIONS, 2007. *The New Prishtina*, on the occasions of the exhibiton “ The New Prishtina” and the Alpbach Architecture Symposium 2007 “From Vienna to Istanbul-Urban Diversity”

ASK (Kosovo agency of statistics) & THE WORLD BANK , 2013. *Consumption poverty in the Republic of Kosovo in 2011*, Agency of Statistics for Kosovo, Prishtina

KUVENDI KOMUNAL PRISHTINË, 2013. *Plani Zhvillimor Urban i Prishtinës 2012-2020.*
(*ASSEMBLEE COMMUNALE DE PRISHTINA, 2013. Plan de développement urbain de Prishtina 2012-2020*)

ICOMOS, Conseil International des Monuments et des Sites 1999. *Charte du patrimoine bâti vernaculaire (1999)*, Stockholm

INEICHEN, Julien, 2007. *Cropolis. Recherche-Action au sein de la communauté«Chico Mendes»*, énoncé théorique de master, EPFL

UNDP, 2012. *Kosovo human development report 2012*, Swiss Cooperation Office Kosovo

PNUE (Programme des Nations-Unies pour le Développement), 2011. *Vers une économie verte: pour un développement durable et une éradication de la pauvreté, synthèse à l’intention des décideurs*, www.unep.org/greenconomy

Webographie

Common ground laboratory Prishtina, Town Planning Design Workshop, Politecnico di Milano, AY 2013/2014, http://issuu.com/giulia.mp/docs/cgl_prishtina_book

What Happens to the Streets of Prishtina?, temporary architecture and elective community devises, International Summer University 2013, Kosovo http://issuu.com/whsp/docs/whsp_book_def/1

Un cahier spécial sur le Kosovo, Le monde diplomatique, 2006, <http://www.monde-diplomatique.fr/cahier/kosovo/histoire>

Les Balkans ottomans, Le monde de Clio, Jean-Paul Roux, 2002, http://www.clio.fr/bibliotheque/les_balkans_ottomans.asp

In accordance to Kanun- about a common law in Albania, Karolina Bielenin, <http://www.ethnology.pl/?page=pages/in-accordance-to-kanun>

Kosovo: dans cent ans, il n’y aura plus de terres agricoles, Koha ditore, 2010, <http://www.robin-woodard.eu/spip.php?article1032>

Kosovo, la catastrophe urbanistique de Prishtina, Kasapolli V., 2009, <http://www.robin-woodard.eu/spip.php?article733>

La Biennale di Venezia 14th International Architecture Exhibition, Republic of Kosovo Pavilion 2014 Visibility (imposed Modernism), <http://www.kosovoarchitecture.org>

“*Les Kosovars de Suisse peuvent aider notre pays à changer*”, interview du maire de Prishtina Shpend Ahmeti, <http://www.albinfo.ch/fr/node/31478>

Prishtina, <http://www.prishtina.co/historia-e-prishtines/>

Demolition Threat to Pristina’s Ottoman Heritage, <http://www.balkaninsight.com/en/article/demolition-threat-to-pristina-s-ottoman-heritage>

L’impérieuse nécessité de progresser vers des modes de vie durables, 4.D Dossiers et Débats pour le Développement Durable, <http://www.association4d.org/?p=175>

Documentaires

AIDependance, 2014. réalisé par Alice Smeets et Frédéric Biegmann, vu sur <https://vimeo.com/ondemand/aidependence>

The Human Scale, 2012. réalisé par Andreas M. Dalsgaard



Remerciements

Je tiens à remercier mon professeur de suivi, Yves Pedrazzini, qui m'a soutenue dans mes idées et m'a apporté une aide précieuse dans la structure de ce travail. Je remercie aussi les membres de ma famille et mes amis proches pour les nombreuses relectures, sans quoi ce document aurait sans doute été plus difficile à lire. J'adresse aussi mon plus chaud remerciement à ma tante et à mon grand-père du Kosovo pour avoir partagé avec moi leur vision de la vie et le goût des choses simples.

Pranvera

“Voulez-vous voir d’un seul coup d’œil, dans une sorte d’abrégé clair, frappant, profond et vrai, qui donne la solution en même temps que le problème, la figure de beaucoup de questions [...] ? regardez un chêne au printemps : tronc séculaire, vieilles racines, vieilles branches ; feuilles vertes, fraîches et nouvelles. La tradition et la nouveauté, la tradition produisant la nouveauté, la nouveauté surgissant de la tradition. Tout est là.”

Victor Hugo, *Post-Scriptum de ma vie*